

L'homme aux 45 000 poches

Grandeur et décadence du sac plastique 5/6 Le sac de caisse est interdit en France depuis le 1^{er} juillet. Toute la semaine, « Le Monde » revient sur cet objet si parfait et si polluant

TOULON - envoyé spécial

Pour accéder au trésor de Bernard Cadot, il faut descendre dans le jardin de sa maison du quartier du Cap-Brun, à Toulon, baisser la tête pour pénétrer dans le sous-sol et gagner une cave où s'empilent une cinquantaine de cartons de déménagement numérotés. Chacun contient entre 500 et 800 sacs plastique soigneusement rangés. Bernard Cadot est « saccuplastikophile ». En d'autres termes un collectionneur – le mot a été inventé par une revue spécialisée. Ce septuagénaire traque les sacs plastique publicitaires. Il en possède environ 45 000, dont un tiers à classer. Une collection sans doute unique au monde: Carol Vaughan, de Birmingham (Royaume-Uni), en avait rassemblé 35 000 à son décès, en 2011.

Ingénieur commercial chez Thomson-CSF, Bernard Cadot est en voyage d'affaires à Los Angeles, en 1984, quand il tombe en arrêt devant un « magnifique » sac plastique aux couleurs des Jeux olympiques, organisés cette année-là dans la cité des anges. Il en fait aussitôt l'acquisition. « A l'époque, je voyageais beaucoup, et le sac plastique était devenu l'attribut du consommateur-voyageur, raconte-t-il. J'ai commencé à le collectionner. »

Le mal empire rapidement. Bernard Cadot va jusqu'à aborder les passants dont le sac excite sa convoitise et leur propose de l'échanger contre une banale « poche » qu'il a toujours sur lui. Au cas où. Croisée un jour à l'aéroport Charles-de-Gaulle, une jeune Vénézuélienne fera les frais de cette passion dévorante, acceptant de transvaser ses affaires en pleine salle d'attente.

Bernard Cadot s'est même mis à faire les poubelles quand il était installé en région parisienne. Tous les week-ends, à 6 heures du matin, il prenait son sac à dos et enfourchait son vélo avant le passage des éboueurs pour sauver de l'incinérateur un spécimen rare qui

viendrait, une fois lavé et séché, enrichir sa collection. C'est comme ça qu'il est tombé sur le sac « le plus beau et le plus étonnant » de sa collection. « J'étais attiré par ses couleurs. » L'objet porte la référence 4431 dans le répertoire sous Excel qu'il a créé et représente une publicité pour une marque de cigares, Casablanca, datant des années 1980, sur laquelle figurent des caricatures de Leonid Brejnev, Mikhaïl et Raïssa Gorbatchev, dotés de groins du meilleur effet.

« UN CONTACT ASSEZ DOUX »

Pourquoi consacrer des milliers d'heures à un objet ordinaire, voire de peu d'intérêt? « C'est devenu un symbole de la société de consommation, mais qui est voué à disparaître avec la raréfaction du pétrole, explique Bernard Cadot. On se réveillera dans cinquante ans en se demandant à quoi il pouvait bien ressembler... Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour protéger cette part de notre patrimoine culturel et populaire. »

En 2002, le collectionneur a fondé l'Association des collectionneurs de sacs plastique publicitaires (ACSPP), dont il est la cheville ouvrière et qui comprend trois cents contributeurs, eux-mêmes collectionneurs ou collecteurs de poches qui viennent alimenter la collection principale. Les moyens

sont rudimentaires, au point que le président-fondateur s'est déplacé à Sarlat (Dordogne) avec sa voiture pour y récupérer les sacs d'un collectionneur décédé, dont la veuve ne savait que faire.

Bernard Cadot ne cache pas qu'il aurait espéré un peu plus de reconnaissance, son titre de gloire restant d'avoir été cité dans le catalogue de l'exposition « Pub Mania », organisée en 2013

« Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour protéger cette part de notre patrimoine culturel et populaire »

BERNARD CADOT
saccuplastikophile

au Musée des arts décoratifs, à Paris. « On me prend pour un emmerdeur », dit-il avec un soupir. Les quelques expositions organisées par l'ACSPP n'ont pas rencontré un franc succès.

Sa collection reste le plus souvent à la cave. Mais son propriétaire en parle avec émotion, presque avec sensualité. « Le sac plastique est d'une diversité fantastique, que ce soit par les formes, les annonceurs, les pays... Les plus anciens, en polyéthylène basse densité, ont un as-

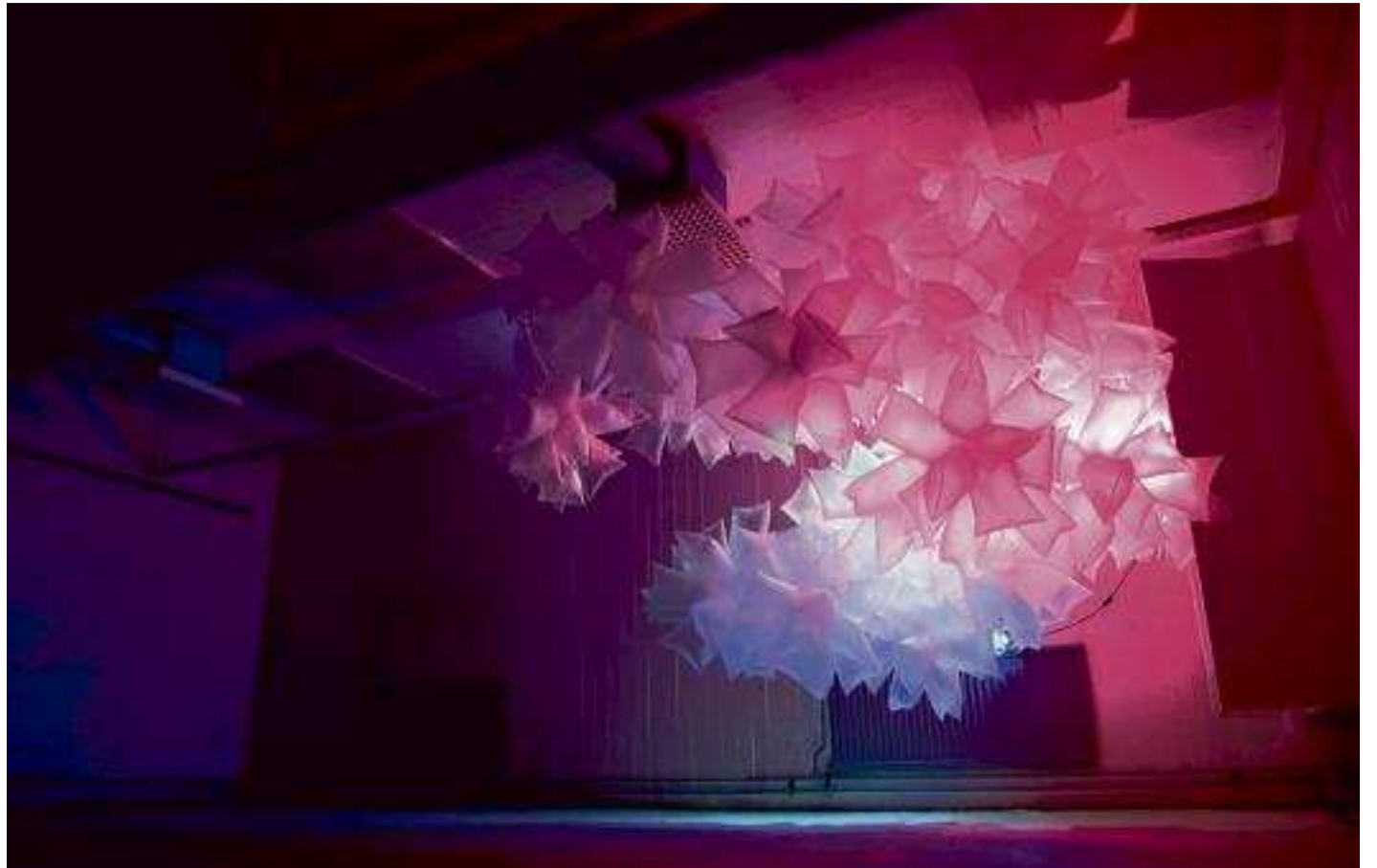
pect lumineux et un contact assez doux, qui rend un son mat. Vous les reconnaissez au bruit, à l'odeur, au toucher... »

Autant dire que l'interdiction du sac de caisse depuis le 1^{er} juillet passe mal auprès du retraité, qui déplore que ses objets chéris aient servi de « boucs émissaires », sacrifiés selon lui à la « cause écolo ». Il s'est d'ailleurs fendu d'une missive à Ségolène Royal pour lui dire tout le mal qu'il pensait de sa loi, lettre à laquelle il a eu la surprise de recevoir une réponse de la ministre de l'environnement.

Quelle abomination en effet pour un archiviste du plastique que ces sacs biodégradables, voire compostables, conçus pour ne pas durer... Pour Bernard Cadot, cette loi met un terme à sa collection, qui avait, de toute façon, « atteint un seuil critique », les exemplaires en attente de classement s'accumulant jusque sous son lit. « Les gens me disent que la collection va prendre de la valeur, glisse-t-il, avant de s'inquiéter de ce qu'il en adviendra après sa disparition. A mon départ, c'est elle qui me caractérisera. J'aimerais qu'elle soit reprise par une institution. » L'appel est lancé. ■

GILLES VAN KOTE

Prochain article :
Quand les arts se font plastique



Installation de Robert Janson, Karin Backlund, Kim Öhrström, Alexander Carlén, David Ottosson, Emanuel Kjellberg, Emilia Thurin Melin, Filip Mayer, Johan Svartnäs et Petter Nilsson, université de Lund (Suède), mars 2011. ROBERT JANSON

A Bordeaux, les seniors sous la loupe des chercheurs

Les villes cobayes 5/6 Des milliers de personnes de la région sont suivies depuis trente ans. A la clé, un trésor de données sur la maladie d'Alzheimer et le vieillissement

BORDEAUX - envoyée spéciale

Tous les deux ans, Yves reçoit la visite d'une psychologue à son domicile de Pessac, dans la banlieue de Bordeaux (Gironde). Elle recueille des informations sur la vie quotidienne de cet octogénaire, évalue sa mémoire, mesure sa tension artérielle. Yves est l'un des 10 000 volontaires recrutés il y a plus de quinze ans à Bordeaux, Montpellier et Dijon pour constituer la cohorte des trois cités (3C), qui explore le vieillissement du cerveau. Pour cette étude, l'ancien mécanicien dans l'aéronautique se prête à des tests : bilans sanguin et ophtalmologique, examens d'imagerie cérébrale, etc. Quand il a reçu le courrier l'invitant à participer, il n'a pas hésité. « C'est comme les dons de sang que j'effectuais régulièrement, c'est pour rendre service. »

A Bordeaux, des milliers d'individus vivent ainsi sous la loupe des chercheurs. Il est vrai que dans cette ville de 245 000 habitants (725 000 avec la métropole) les études de cohorte sont une spécialité, comme le vin et les canelés. Le centre de recherche Inserm-Université Bordeaux Population Health, dirigé par le professeur Christophe Tzourio, comprend

13 équipes, soit 400 personnes. Elles suivent une cohorte d'agriculteurs, une autre d'étudiants, de patients séropositifs... Mais la population pour laquelle ces scientifiques ont acquis une renommée mondiale est celle des seniors.

L'aventure a commencé il y a trente ans avec la cohorte Paquid. Au début, ils étaient 4 000 volontaires de plus de 65 ans habitant en Gironde ou en Dordogne. Cette étude a permis d'acquies une masse de connaissances sur la maladie d'Alzheimer : sa fréquence, les facteurs de risque, ceux qui protégeraient tels qu'une faible consommation de vin ou avoir suivi des études supérieures. Seuls 120 de ses participants sont encore en vie, mais ceux de 3C ont en quelque sorte pris le relais.

Quand la Fondation pour la recherche médicale (FRM) a lancé un appel d'offres de 10 millions de francs en 1997 pour soutenir une grande cohorte, et que l'idée de l'étude des trois cités est née, Bordeaux, forte des infrastructures de Paquid, s'est immédiatement mise sur les rangs. L'équipe a trouvé et inclus 2 500 personnes, soit un quart de l'effectif. Les plus de 65 ans de dix quartiers de Bordeaux et de sa périphérie ont été contactés après tirage au sort sur les listes électorales. Quatre sur dix ont accepté.

Les données d'Yves et des autres participants ont déjà permis de nombreuses découvertes. Elles ont contribué à identifier des gènes impliqués dans la maladie d'Alzheimer. L'étude 3C a aussi apporté des résultats inattendus. « Nous avons montré que la vitesse de marche est un facteur indépendant de mortalité cardio-vasculaire, cite Christophe Tzourio. Le risque de décès est multiplié par trois chez ceux qui marchent le plus lentement. » Les participants n'ont pas accès à l'intégralité de leurs propres données, mais celles pertinentes à leur médecin. « En trente ans, Bordeaux s'est transformée, les Bordelais aussi. En allant sur le terrain, on peut étudier les conséquences de l'évolution du mode de vie sur le vieillissement cérébral. Les informations sur la vie quotidienne sont complexes à ob-

« C'est comme les dons de sang que j'effectuais régulièrement, c'est pour rendre service »

YVES
volontaire octogénaire

tenir, mais fondamentales », s'enthousiasme Jean-François Dartigues, co-investigateur de l'étude Paquid et de 3C. Cette « micro-épidémiologie » a fait émerger des préoccupations bien au-delà de la santé. « Ici, le problème numéro un des personnes âgées, c'est la mobilité, avant les troubles cognitifs », insiste l'épidémiologiste.

GAGNER LA CONFIANCE

Mais le choix d'étudier des seniors est un défi. Il faut gagner leur confiance pour qu'ils acceptent de collaborer. Et, quand la mémoire se dégrade, l'interrogatoire devient moins fiable, d'où l'importance de pouvoir vérifier sur le terrain ce qui est dit.

La question du financement est épineuse. Outre les fonds de la FRM, les responsables de 3C ont initialement obtenu des subsides du laboratoire Sanofi. « Ensuite, il y a eu un trou d'air vers 2005. Nous avons dû licencier une partie de l'équipe et interrompre l'étude pendant deux ans », se souvient M. Tzourio. Les financeurs sont d'autant plus difficiles à convaincre qu'une cohorte ne devient rentable scientifiquement qu'à long terme. « Actuellement, 3C produit plus d'une publication par semaine, souvent en collaboration avec d'autres équipes. Mais, pendant les dix premières années, nous n'avons publié que

26 articles. Pour un jeune chercheur, s'engager dans une cohorte qui démarre est un vrai problème », souligne le professeur.

En 2013, dans le cadre du programme « Investissements d'avenir », l'équipe a lancé i-Share, une cohorte d'ampleur inédite sur l'état de santé des jeunes. Une cohorte moderne aussi, avec un recrutement et un suivi par Internet. Sur les 12 000 étudiants déjà enrôlés (l'objectif est de 30 000), 8 000 sont bordelais. Pour les motiver, les chercheurs misent sur l'argument « science participative ». L'étude n'est cependant pas uniquement virtuelle : des examens sont réalisés dans des sous-groupes. Ainsi, une IRM cérébrale doit être réalisée chez 2 000 volontaires pour évaluer l'impact des études supérieures sur le cerveau et les facteurs influençant sa maturation et son vieillissement. En permanence, les professeurs Dartigues et Tzourio font des ponts entre leurs cohortes, cherchent de nouveaux projets. Ils se verraient bien étudier les enfants des participants de 3C, les parents et grands-parents des étudiants d'i-Share. Un nouveau lien entre les générations. ■

SANDRINE CABUT

Prochain article : à Bristol, des familles entières au service de la science